Pendant les derniers troubles de Séoul, les marins des Etats-Unis ont été débarqués pour rétablir l'ordre et protéger les intérêts américains qui, cependant, ne sont pas très importants en dehors de la légation des Etats-Unis, à la tête de laquelle se trouve le ministre Sill, et du consulat américain.

Le gouvernement de Washington n'a reçu aucune nouvelle de ses représentants à Séoul.

New-York—La dépêche chiffrée de l'amiral Carpenter dit que l'état des affaires à Séoul est des plus troublés, et que les chefs de ce qu'on appelle le parti du Roi se sont réfugiés à la légation américaine.

On annonce, ajoute l'amiral, que la reine de Corée a été assassinée.

A la demande instante du chargé d'affaires des Etats-Unis, des marins du Yorktown ont été débarqués à Chemulpo et envoyés à Séoul pour protéger la légation et les intérêts américains.

L'amiral dit que comme plus ample protection il a donné l'ordre au Petrel de partir sans délai de Chee Foo pour Chemulpo. Ce navire a pris la mer ce matin. Le Petrel a l'ordre de traverser la mer Jaune, et on estime qu'il accomplira le voyage en trois jours au plus.

Mort du Général Landrum.

Presse Associée.

Lexington, Kentucky, 12 octobre—Le général William J. Landrum, de Lancaster, un vétéran de la guerre du Mexique et de la guerre civile, ami personnel du général Grant et un homme de caractère élevé et de grandes manières, est mort la nuit dernière à l'âge de soixante-huit ans. Il a occupé plusieurs postes de confiance, et il était à sa mort président de l'Association des vétérans mexicains du Kentucky.

Retrouvée.

Presse Associée.

Wausau, Wisconsin, 12 octobre—Mme Sadie Rogers, que son mari accuse de l'avoir quitté parcequ'il refusait de lui lire les détails du procès Durant, a été retrouvée à Wausau. Elle demeure avec sa sœur, Mme J. C. Clark, femme du juge de la cour suprême. Elle déclare qu'elle a quitté son mari parcequ'il la maltraitait.

Tremblement de terre dans le Colorado.

Presse Associée.

Lead City, Colorado, 12 octobre—Hier soir vers sept heures un tremblement de terre s'est produit dans les parties nord et centrale de la région des Collines Noires.

Les portes se sont ouvertes avec violence, les vitres ont résonné, les maisons ont été ébranlées, la vaisselle a été brisée, mais, autant qu'on a pu apprendre, il n'y a pas eu de sérieux dégâts.

Le tremblement de terre a été ressenti sur une étendue de trente milles carrés.

Les essais de l'Indiana.

Presse Associée.

Philadelphie, 12 octobre—Le navire de guerre Indiana a quitté le chantier des Cramps ce matin à sept heures pour son voyage d'essai au large des côtes du Massachusetts, qui aura lieu probablement mercredi prochain.

L'Indiana est plus près d'être complètement terminé qu'aucun des navires du gouvernement au moment des essais. Chaque canon est en place, toutes les plaques cuirassées sont fixées, et il ne reste que les meubles à placer.

Dans ces essais, le navire sera commandé par le capitaine R. W. Sargent, de la compagnie Cramps.

Les seuls délégués du gouvernement à bord de l'Indiana sont l'ingénieur-en-chef Milligan et le lieutenant-commandant Schroeder. Les autres délégués s'embarqueront à Boston.

DERNIERE HEURE.

L'Exposition de Mexico.

Presse Associée.

Mexico, 12 octobre—Le vicomte Cornely dit qu'il est pratiquement décidé que l'Exposition sera installée sur les terrains situés au nord-est du château de Chepaultepec.

Les commissaires Foster, de l'Illinois, et Bond, de Massachusetts, sont en conférence avec les directeurs de l'Exposition.

Le cas de M. Louis Stern.

Presse Associée.

Manich, 12 octobre—L'avocat qui a défendu M. Louis Stern, dans le procès intenté pour insultes au baron Von Thacagen, député-commissaire à Kissingen, dit que son client, condamné à une amende de 600 marks et à deux semaines d'incarcération, n'ira pas en prison et abandonnera sa caution de $0,000 marks (environ $19,000), et que le territoire de l'Allemagne lui sera interdit.

Les socialistes Allemands.

Presse Associée.

Berlin, 12 octobre—Les débats de la convention socialiste de Breslau ont été suivis par le public en général avec plus d'intérêt que la convention de Francfort en 1889. Les éléments ardents du parti socialiste se sont combattus.

La branche la plus jeune, plus pratique et plus modérée, malgré l'absence de deux de ses leaders les plus habiles, Herren Voltmar et Grillenberger, a montré une grande force, comme ça été principalement le cas dans la longue et marche lutte sur le programme agraire.

La branche Liebknecht, cependant, domine toujours; aussi les petits fermiers et les ouvriers des champs de toute l'Allemagne ne seront pas les bienvenus dans les rangs du parti socialiste.

La convention s'est conformée aux instructions données par Herr Von Koeller, ministre prussien de l'intérieur, et a en lieu sous la surveillance de la police. Conséquemment le parti n'a pu faire les démonstrations bruyantes qu'il avait préméditées.

Un certain nombre de délégués étrangers, entre autres le docteur autrichien Ellenbergen, ont été expulsés par la police sous le prétexte qu'ils étaient des étrangers désagréables.

Une grande sensation a été créée à la convention par la présence de la duchesse Pauline Matilda de Wurtemberg, maintenant mariée à un riche médecin de Breslau nommé Willin.

Cette personne, qui est évidemment très excentrique, était vêtue d'une blouse de flanelle rouge, et elle a manifesté son socialisme intense en applaudissant les plus violentes déclarations des orateurs, pour montrer, apparemment qu'elle sympathisait avec les idées les plus radicales émises dans les propositions.

Marchés Divers.

Paris, 12 octobre, 4 p. m.—La rente 3 pour cent est cotée à 100 francs 65 centimes à compte.

Londres, 12 octobre.—Consolidés au comptant 107 7/16, à terme 107 1/2.

Liverpool, 12 octobre—Coton spot—Bonne demande et les prix stables.

Ventes 7,000 balles, dont 500 pour la spéculation et l'exportation, y compris 5,300 américains. Recettes 4,000 balles dont tout coton américain.

Futurs—stables à l'ouverture et faibles à la clôture.

Livraison en octobre à 4 7/64, octobre et novembre à 4 7/64, novembre et décembre à 4 7/64, décembre et janvier à 4 8/64, janvier et février à 4 9/64, février et mars à 4 50/64, mars et avril à 4 52/64, avril et mai à 4 53/64, mai et juin à 4 55/64, juin et juillet à 4 56/64.

Avez-vous vu la Vigne Electrique au Te-Kalon, 305 rue St-Charles?

FAITS DIVERS.

Nouvelle-Orléans, 12 Octobre 1895.—Indications pour la Louisiane—Temps: beau, vents du nord.

Température du 12 octobre 1895.
Thermomètre de E. & L. Ulaudel, Opticiens. No 142 rue du Canal.
Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	66	17
Midi	72	20
3 P. M.	74	21
6 P. M.	72	20

Société des Commis.

La Société des Commis des magasins de tissus (dry goods) s'est réunie l'avant-dernière soirée et a élu comme suit ses officiers: Président, J. E. Ramos; 1er vice-président, F. A. Asker; 2me vice-président, Jacob Stencker; secrétaire-correspondant, F. Léonce Faisonde; secrétaire-financier, Howard J. Smith; trésorier, W. J. Zimmerman; comité exécutif: John Kerr, Albert Winn, Morris Brohn, F. Waggerath, W. E. Dinkel.

La société compte 350 membres, tous des employés dans des maisons de détail; et sa situation est des plus prospères.

Chinoiserie.

Nos confrères chinois sont d'heureux mortels!

Comme dans les autres pays, les directeurs des journaux refusent souvent la copie qu'on leur apporte. Mais ils mettent à leur refus des formes qui doivent diantrement consoler le rédacteur auquel le refus s'adresse.

Jugez-en plutôt par cette traduction d'une lettre adressée par le directeur d'un journal chinois à un rédacteur dont la copie n'a pas eu plaire:

"Vois ton esclave prosterné à tes pieds! Incliné devant toi, j'implore la grâce de pouvoir encore vivre et parler! Ton honoré manuscrit a daigné laissé tomber sur nous la lumière de son majestueux contenu. Nous l'avons lu avec un profond enthousiasme. Par les os de mes ancêtres, je n'ai jamais trouvé à la fois tant d'esprit uni à un pathétique aussi sublime.

"Je te renvois cet écrit avec crainte et tremblement. Car, si je divulguais ce trésor, l'Empereur ordonnerait de le prendre pour règle, et l'on n'oserait rien publier qui n'y ressemblât pas. Or, quand on connaît la littérature comme moi, on sait que, d'ici dix mille ans, il ne paraîtra rien, certes, d'égal à ce que tu nous as livré. C'est pourquoi je te renvois ton manuscrit."

C'est vraiment de belle eau bénite de cour. Mais les Chinois sont très malins et possèdent toujours un grain d'ironie.

Peut-être bien le directeur en question a-t-il voulu simplement se... payer la tête de l'écrivain chinois.

Une Véritable Bataille au Marché Poydras.

Corcoran attaqué par derrière

Il tue son agresseur.

Des six blessures qu'il a reçues, pas une seule grave

Origine de la haine qui existait entre les deux hommes.

L'avant-dernière nuit, celle de vendredi à samedi, était fort avancée—il était plus près de 4 heures que de 3 et demie du matin—quand nous avons appris à l'*Abeille* qu'une véritable bataille venait de se livrer au Marché Poydras et qu'un des combattants avait été tué sur place. Quelques instants après nous étions sur le théâtre de la lutte; mais il était trop tard pour pouvoir relater, même succinctement, le fait. A notre retour le journal était sous presse.

Voici en court compte rendu du drame qui venait de se passer.

Une vieille inimitié existait entre un nommé Tony Lavia, d'origine italienne et d'assez mauvaise réputation, et Dennis Corcoran, fort connu dans le quartier Poydras et qui a quelques relations avec la police. Si nous en croyons le récit de Corcoran, de la haineuse Lavia provient de ce qu'il y a quatre ans, il ambitionnait la place de commissaire du marché Poydras. Or il avait pour concurrent Dennis Corcoran qui l'emporta sur lui. De là, une sourde haine entre les deux hommes. De plus, lors de l'assassinat du chef de police Hennessey, Corcoran qui était un véritable ami de la victime, voulut venger sa mort et contribua puissamment à l'arrestation des italiens, qui étaient les auteurs du guet-apens et furent ensuite tués dans la prison de Paroisse.

Ce fait était bien de nature à redoubler la haine de Lavia qui, comme nous l'avons déjà dit, est d'extraction italienne.

Depuis cette époque ces deux hommes se détestaient. Rien ne pouvait cependant faire prévoir que le tout dût aboutir à une tragédie comme celle qui vient d'avoir lieu dans la nuit de vendredi à samedi; et c'est sans raison, au moins apparente, que Lavia a attaqué lâchement par derrière Corcoran.

Sa rencontre n'a pas été fortuite; tout prouve que, de la part de Tony Lavia, l'attaque avait été préméditée.

Corcoran, si nous en croyons son rapport, se trouvait, par hasard, vers 3 heures et demie du matin, au marché Poydras. Il était assis devant la stalle de la veuve Hippolyte Berey, près de l'encoignure de la rue Dryades, causant tranquillement avec le gardien de cette stalle, pendant la nuit, le nommé Sam Trosclair, qui, fatigué, était à moitié endormi et ne lui répondait guère que par monosyllabes.

Le marché, d'ailleurs, était à peu près désert; il ne s'y trouvait que quelques rares bouchers qui commençaient leurs préparatifs pour la vente du matin.

Corcoran venait de prendre un biscuit qu'il garnissait d'une tranche de jambon et qu'il s'apprêtait à grignoter, quand tout à coup partit de derrière la stalle un coup de feu, puis deux, puis trois, puis quatre, etc.

Trosclair qui se trouvait exposé, s'esquiva du mieux qu'il peut et alla se cacher dans un endroit d'où il lui était possible de voir tout ce qui se passait.

Corcoran avait été touché deux fois, au côté et à la main droite. Il fit un demi-tour sur lui-même et aperçut Tony Lavia qui tirait sur lui.

Il porta la main à son revolver, comme il était blessé, il eut de la peine à prendre l'arme; mais une fois qu'il l'eut bien saisie, il répondit rapidement aux coups de feu de Lavia et tira avec un grand sang-froid.

L'agresseur, paraît-il, n'était pas seul; il était accompagné d'un nommé Tony Falco et de son frère, Joe Lavia.

Corcoran avait déchargé son revolver et l'avait jeté de côté; mais Lavia tirait toujours. Comme il avait vidé toutes les chambres de son revolver, Falco lui avait passé le sien. C'est ainsi qu'il s'est tiré au moins une quinzaine de coups de feu.

Tout-à-coup, Lavia recula et alla tomber un peu plus loin, sans vie. Il avait, dès le commencement de la lutte, été blessé à mort; mais il avait continué à tirer avec acharnement jusqu'à ce que les forces l'eussent abandonné.

L'ambulance, appelée en toute hâte, arriva bientôt et prit soin de Corcoran qui avait reçu six blessures: au côté gauche de l'abdomen, à l'oreille droite, derrière le cou, sous l'œil droit, sur la joue droite et à la main droite. Chose étonnante, aucune de ces blessures n'est grave. Corcoran se tirera facilement d'affaires. Ce qui l'a sauvé, dit-on, c'est sa graisse; il est énorme, en effet.

Quant au corps de Lavia, il a été transporté à la morgue, où il a été examiné par le docteur Bloxham, qui a constaté que le malheureux avait reçu six balles, dont deux mortelles, dont l'une mortelle, la première balle était entrée à droite, un peu plus postérieure, entre la sixième et septième côte; elle avait traversé le cœur et les poumons et causé une hémorragie immédiate; la seconde était entrée juste au-dessous du coude et s'était logée dans le sein gauche. Cette seconde blessure causait beaucoup de gravité. La police était arrivée promptement sur les lieux, notamment le caporal Duffy, le sergent Clifton et l'officier Davy.

Bientôt on se mit à la recherche de Falco et de Joe Lavia; ils ont été mis en arrestation. Falco a été arrêté dix minutes après la lutte.

Les deux ont été conduits devant le juge Whitaker. Ils sont accusés de complicité dans la tentative d'assassinat contre Corcoran.

Le juge leur a refusé le privilège de la caution; ils sont restés sous les verroux.

Tony Falco, l'Italien accusé par Corcoran d'avoir donné le second revolver à Lavia, a été visité dans sa cellule hier soir par un représentant de l'*Abeille*, mais le prisonnier a refusé de parler, dès qu'il a appris la qualité de son interlocuteur.

A une heure avancée de la nuit, Corcoran reposait paisiblement, et les médecins déclaraient qu'à moins d'un accident imprévu, ils pouvaient répondre de sa vie.

CRIME MYSTERIEUX.

Une femme inconnue assassinée à quatre heures de l'après-midi.

La police ne découvre le cadavre qu'à dix heures et demie du soir.

A dix heures et demie hier soir, la police a été prévenue qu'un meurtre avait commis dans la partie inférieure de la ville.

Le représentant de l'*Abeille* s'est rendu aussitôt à l'endroit indiqué.

Dans une pauvre petite chambre de la rue de Chartres, entre les rues Champs-Elysées et Françaix, une femme était morte sur une berceuse, la tête penchée du côté gauche; une large blessure à la joue gauche montrait la trace d'une balle de revolver.

Le meurtre est un des plus mystérieux qui aient été commis à la Nouvelle-Orléans.

La femme a été assassinée dans la maison de Mme Maggie Nugan, mais cette dernière ni personne du voisinage, n'a pu reconnaître la malheureuse femme.

Le chef Gaster a lui-même procédé à une enquête à la station du cinquième precinct.

Le seul témoin capable de jeter un peu de lumière sur cette affaire, est un jeune garçon de 14 ans, nommé John Nugan. Il a fait la déclaration suivante:

A quatre heures et demie, je jouais avec des camarades en face de la maison de ma mère, quand j'ai entendu les détonations de 4 ou 5 coups de revolver, provenant de la maison. Aussitôt, Michael Nealan est sorti de la porte et s'est dirigé du côté de la rue des Français.

Je lui ai demandé qui il avait tué, et il m'a répondu: Elle! parlant de la femme qu'il avait amenée dans la maison une demi-heure auparavant. Je ne connais pas la femme, ne l'ayant jamais vue avant ce soir.

Ma mère était chez elle, lorsque la femme s'est présentée à la maison.

Mme Nugan, qui est connue dans voisinage sous le nom de Mme Brown, interrogée à ce sujet par le représentant de l'ABEILLE, a positivement nié ce fait. Elle déclare que Nealan est son pensionnaire depuis environ 6 mois, et qu'il occupe une chambre sur le devant de la maison.

Elle n'était pas chez elle, quand il est rentré, accompagné de la femme.

Mme Nugan déclare que Nealan est parti de chez elle, hier matin, à dix heures, lui disant qu'il allait au bureau de Bokian pour se procurer de l'argent.

Il est revenu à quatre heures de l'après-midi, mais, dit Mme Nugan, je n'ai pas vue de femme avec lui.

Mme Brady demeure dans la maison voisine. Elle dit qu'elle n'est rentrée chez elle qu'à huit heures du soir, et qu'elle n'a appris l'assassinat qu'à dix heures et demie du soir, quand elle a été réveillée par la police.

Joe Brady, un jeune garçon de 12 ans, dit qu'il se trouvait dans le corridor de Mme Nugan en compagnie de Robt Cone, de Pete Bandeville et de C. Macropai, trois gamins de son âge.

Il a entendu deux femmes se quereller dans la chambre, et, quelques instants après, la femme Nugan l'a fait, lui et ses amis, sortir de la cour. Il est sûr que la morte était en compagnie de Mme Nugan.

Cette dernière jouit d'une très mauvaise réputation parmi ses voisins, et plusieurs personnes ont assuré qu'elle se trouvait, pendant une grande partie de la soirée, sous l'influence de la boisson.

John Nugan, après avoir découvert le meurtre, s'est rendu chez son oncle, M. R. Zimmer. Lorsque celui-ci est rentré chez lui à neuf heures du soir, l'enfant lui a raconté ce qu'il avait vu.

Immédiatement, M. Zimmer, accompagné de son neveu, s'est rendu au poste du cinquième précinct et a fait part à la police de la déclaration de John.

C'est le gamin qui a montré aux agents où le meurtrier avait caché son révolver, dans une malle placée dans une chambre des dépendances.

Plusieurs personnes sont venues voir la morte, mais son identité n'a pu être établie.

Michel Nealan, l'assassin, est un homme d'environ 50 ans; il était dernièrement au service de l'agence de police Boylan.

Il fait partie de l'association des K. O. P. et appartenait à la loge Manhattan numéro 53. Il portait hier après-midi des vêtements de couleur bleue foncée et un chapeau gris.

La police est à sa recherche.

Espérons que l'enquête jettera quelque lumière sur ce crime qui a causé une grande sensation dans le quartier d'ordinaire si tranquille des rues des Champs-Elysées et de Chartres.

A deux heures, ce matin, le détective Roche a pu établir l'identité de la femme assassinée.

C'est un nommé Cavanaugh, membre de la loge Manhattan, à laquelle appartenait Nealan, qui en compagnie du détective, s'est rendu à la maison de Mme Nugan, où se trouvait encore le cadavre, et a parfaitement reconnu la malheureuse victime comme la femme même de l'assassin, Kate Callahan.

Les deux époux étaient, paraît-il, séparés depuis environ un an. La femme tenait dernièrement un atelier de couturière dans la rue Commune, près de Rampart.

Anniversaire.

Les membres du "Crescent City National Association of Stationary Engineers" se sont réunis hier à la demeure de M. E. N. Stringer, leur président et lui ont offert ainsi qu'à son épouse un service en argent à l'occasion de l'anniversaire de leur mariage.

M. G. Lally a pris la parole au nom de la collectivité, et accompagné le don de quelques mots de circonstance trouvés avec bonheur. Au côté du porte parole se tenaient MM. P. J. Kendall, H Rummell, H. C. Pile et W. H. Rogers.

Dévoré par un âne.

Deux ouvriers, nommés Lafrance et Berthier, qui travaillaient chez une demoiselle Maguis, à S int-Etienne, en France, ont trouvé, étendu dans la cour d'une maison inhabitée, appartenant à cette dernière, et située à trois cents mètres environ du bourg de Charlieu, le cadavre d'un mendiant bien connu dans la commune Saint-Bonnet et dans la région sous le nom de Parodien.

Cet homme, âgé de soixante-quinze à quatre-vingts ans, possesseur d'une voiture traînée par un âne, vivait d'aumônes et faisait de fréquents séjours dans le pays.

Le docteur Bérard, de Charlieu, prévenu, conclut à un crime, mais après examen des nombreuses blessures que portait le mendiant cette hypothèse dut être écartée. En effet, la nature des blessures fait supposer qu'elles ont été produites par un animal qui s'est acharné sur sa victime.

La tête du malheureux est couverte d'horribles blessures du côté droit, l'os frontal est brisé, la clavicule gauche est également fracturée, la poitrine meurtrie. Les poignets sont déchiquetés.

On remarque à l'endroit où il a été trouvé des traces de lutte, qui indiquent que le vieillard a essayé de se défendre.

Sur le sol, on a constaté l'empreinte des sabots d'un âne.

Le facteur de Saint-Bonnet, en faisant sa tournée le matin, vers onze heures, a passé dans la cour et a vu le mendiant couché, son chien couché à ses côtés; un âne, qu'on dit appartenir à un nommé C...., était attaché à un portail de fer qui conduit à un pré. Cet animal paraissait furieux, et tout fait supposer qu'après le départ du facteur, le vieillard, se disposant à partir, sera passé près de l'âne, qui lui lança une ruade, et, après l'avoir piétiné, lui fit de terribles morsures à la tête, aux poignets et à la poitrine.

Dans une poche du gilet du vieillard, on a trouvé deux porte-monnaie, dont l'un contenant 180 francs en or et l'autre 1 fr. 35 en monnaie de billon.

Dans sa roulotte, on trouva également une cinquantaine de francs, renfermés dans deux autres porte-monnaie.

Grand Incendie dans le Bas de la Ville.

Ce matin à deux heures, une alarme d'incendie a été donnée pour un feu dans le voisinage des rues Urquhart et Montégut.

L'incendie a pris de telles proportions qu'une seconde alarme et une alarme générale ont été jugées nécessaires.

A l'heure où nous allons sous presse, le ciel est toujours illuminé par les lueurs de l'incendie.

A travers l'actualité.

N'ayant pu résister au désir de traiter un sujet qui nous intéresse, nous avons, jeudi dernier, fait visite à la Supérieure du Couvent des Ursulines, qui nous a reçu très cordialement et a répondu avec beaucoup d'empressement à nos nombreuses questions.

Nous avons d'elle l'assurance que la fête du couronnement de la Vierge Miraculeuse, invoquée sous le titre de: "Notre Dame de Prompt Secours" sera solennellement célébrée le dimanche, 10 novembre, avec tout l'éclat que comporte la circonstance.

C'est la première fois qu'aura lieu aux Etats Unis une cérémonie de ce genre. Tous les évêques de la province et le clergé de toutes les paroisses seront invités à y prendre part. Dans son mandement de 1892, Monseigneur Janssens a nommé Notre-Dame de Prompt Secours, patronne de la Louisiane. Ce serait donc aller au-devant de ses vœux que de s'intéresser à cette pieuse cérémonie, et nous ne doutons pas qu'une foule immense ne prenne part à cette solennité qui attirera non seulement de toutes les parties de la Louisiane, mais aussi des Etats voisins, un énorme contingent de fidèles.

Des contributions ont été reçues de partout, même du Mississippi et du Texas; et la valeur des dons s'ayant pas été limitée, chacun a pu exercer sa libéralité suivant ses moyens et enrichir la couronne. Des offrandes de tout genre, du plus beau diamant à la plus modeste obole, ont été faites.

Le travail de la couronne, un chef d'œuvre d'orfèvrerie, a été confié à la maison Feeley, de Providence, R. I.

Le comité des dames qui se sont occupées de l'œuvre a pour présidente Mme Walter Stauffer, pour vice-présidente Mlle Marie Denègre, pour directrice Mme Charles Seemann.

Notre désir était de parler plus longuement aujourd'hui de cette belle fête à laquelle se mêleront ecclésiastiques et laïques, mais la discrétion nous force à n'en rien faire.

TENTATIVE D'ASSASSINAT

Joseph Fortuné frappé de trois coups de couteau, hier soir; à onze heures, à l'angle des rues St.-Bernard et Marais.

La nuit dernière vers onze heures, Joseph Fortuné et Henry Anderson, deux hommes de couleur, se sont pris de querelle à l'angle des rues St-Bernard et Marais.

Fortuné a reçu de son adversaire trois coups de couteau qui auraient probablement eu mort: un dans l'estomac, un autre dans l'abdomen et, un troisième au bras droit.

Il a été aussitôt transporté à l'hôpital où les étudiants ont déclaré ses blessures graves.

Anderson s'est enfui; mais il a été arrêté à deux heures et demie ce matin par les agents de police Bohn et Lambert.

Madison Social Club.

Ce club célébrait hier soir le premier anniversaire de sa fondation par un banquet et une promenade dans les principaux quartiers de la ville. Le but de ce club est de donner une fête tous les ans le 1er janvier. Voici les noms des officiers:

Paul Duconstaing, président honoraire; Jos. Monie, président effectif; Jno. Doest, 1er vice-président; D. Costello, 2me vice-président; J. Quarnieri, secrétaire aux minutes; F. Romagnera, secrétaire aux finances; P. Martin, trésorier; H. Locke, steward; Jos. Dolcas, sergent d'armes; Jos. Levy, grand maréchal.

Un punch au champagne a été offert aux manifestants par M. Rambaud.

LES RETOURS

M. et Mme Wm. Frantz sont de retour d'un voyage qu'ils viennent de faire dans le Nord et dans l'Est.

Le couple a passé trois semaines à New York, séjour que M. Frantz a mis à profit pour faire des achats pour la maison Frantz & Opitz dont il est l'un des associés.

—M. Geo Pellock est agent du bureau des voyageurs rentrée hier, après une absence de trois mois, qu'il a passée à Paris et dans les environs. Il porte avec un enthousiasme bien compréhensible de ce déplacement qui lui a valu un regain de santé et tant d'enchantements.

Prenez les Pilules d'Ayer pour la constipation, et toutes les fois qu'un purgatif est nécessaire. Sûr et efficace.

Calino court vainement à la recherche de son avoué; il arrive tout suant au domicile de l'homme de loi.

—Maître Chamousset? demanda-t-il.

—Il est au jardin, monsieur.

—Au jardin? Eh! que diable! ce n'est pas la place d'un avoué! Il devrait être à la Cour!

Après les vacances.

Les membres de l'Athénée Louisianais se sont réunis vendredi dernier dans une des salles de l'Union Française, et ont tenu ce que nous appellerons une séance de rentrée, car depuis les derniers jours du mois de juin la Société était en vacances.

Est-il besoin de dire combien cette réunion a été intéressante? D'abord messieurs les athénéens se sont revus avec un indicible plaisir, mettant la circonstance à profit pour donner à leur très zélé président M. le professeur Alcée Fortier, des témoignages de leur inaltérable amitié; puis ont fait preuve d'un impatient désir de se livrer à nouveau à leurs travaux intellectuels.

Deux nouvelles adhésions leur sont venues ce soir là: celles de M. le Dr J. E. Dousson et de M. Alfred F. Livaudais.

M. Fortier qui a passé récemment quelques mois en Europe, à Paris surtout, a entretenu fort agréablement ses collègues de tout ce qu'il a vu; en d'autres termes, il leur a fait part de ses impressions.

Collèges et lycées ont ouvert leurs portes à notre distingué concitoyen, qui a pu mieux que personne apprécier les systèmes, les particularités de l'enseignement français.

La causerie de M. Fortier, fort attachante, a été écoutée avec une attention consciente et soutenue, et a mis en goût plusieurs auditeurs. M. Louis Lojeune, un invité, le Dr Devron, M. G. d'Anglade et le juge Emile Rost, lesquels ont, tour à tour, pris la parole et dit des choses charmantes sur la France.

Correspondance de l'Abeille.

Natchitoches, Lne, 12 octobre 1895.

Monsieur l'Editeur,

Nous pouvons à peine compter sur une demi-récolte de coton cette année. Le ramassage avance et les moulins sont en pleine activité. Le prix payé est de 8 1/2 à 8 3/4 la livre. Quant au maïs, on en engrère le rendement; il se vend de 30 à 35 cents la boisseau. Beaucoup de cultivateurs ne veulent pas disposer de leurs récoltes aux prix actuels.

L'Ecole Normale a un nombre considérable d'écoliers venus de toutes parts de la Louisiane. La nouvelle bâtisse est de construction magnifique, et fait honneur à celui qui en a conçu le plan: le Professeur Boyd, et l'exécuteur en est M. Stewart des Opélousas.

La nouvelle maison de cour avance lentement. Le théâtre est terminé et une troupe est attendue en peu de jours. Les Knights of Pythias ont fait construire une jolie bâtisse à deux étages. Elle leur sera livrée prochainement.

M. Alphonse Prudhomme fait bâtir une magnifique résidence dans notre ville. Comme toute Natchitoches ne recule pas en arrière, malgré la dépression des temps.

La politique est de nouveau à l'ordre du jour. C'est la répétition des années précédentes. Les chercheurs de places ne manquent pas. Ils sont tous en campagne. Il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Nos hommes d'affaires, prévoyant une bonne récolte, ont fait des achats assez considérables. Leurs magasins offrent un coup d'œil merveilleux, tant par les assortiments immenses, que par le choix varié des marchandises. Parmi ces maisons on distingue celle de T. A. Duconseau et fils. Leur magasin est un caravansérail considérable d'articles de haute nouveauté et d'objets les plus nécessaires à la vie. Chacun y trouve ce dont il a besoin. Puis viennent Kalfi & Bro., Simon Bros. et O Quinn. Weaver & Williams, tous également bien assortis dans leur genre d'affaires.

La Rivière aux Cannes a, elle aussi, des magasins bien assortis sur tout son parcours.

La Cour, le Juri de Police, sont en session, c'est dire que notre ville est encombrée de personnes venues de tous les points. Aussi les hôtels et les pensions se ressentent-ils de ce mouvement.

Agrées mes salutations,

L. D.

Avez-vous vu la Vigne Electrique au Te-Kalon, 305 rue St-Charles!

On parlait devant Meilhac de la fécondité d'un auteur dramatique:

—Il a raison de ne pas perdre de temps, dit le spirituel académicien, car l'oisiveté nous donne souvent des habitudes de paresse qui empêchent de travailler.

Champoireau questionne avec intérêt le pauvre amputé du coin:

—Vous avez les deux bras coupés, mon ami!

—Oui, monsieur.

—Et c'est ce qui vous oblige à tendre la main?

Consultation:

—Voyez-vous, votre femme a plus que jamais besoin d'exercice.

—Mais, docteur, comment faire? ....elle ne veut jamais sortir.

—Oh! vous avez un moyen bien simple: donnez-lui de l'argent pour aller courir les magasins!

A propos des pluies.

Un commerçant parisien visite une maison de campagne. On lui montre le Jardin, dont le centre est occupé par une sorte de bassin vaseux.

—A quoi sert cette pièce d'eau, demande-t-il au propriétaire. Peut-on s'y baigner?

—Oh! non; l'eau n'est pas propre.

—Alors, à quoi sert-elle?

—A boire!

Entre peintres.

Tu ne présentes rien cette année?

—Non, je craindrais d'être médaillé.... Et cela vous fait tant d'ennemis!

Un jeune négrillon est parti de Valparaiso dans l'âge le plus tendre; il est venu à Paris; là, grâce à son travail et à son intelligence, il a fait une certaine fortune.

Il ne néglige pas ses parents, qui sont restés au pays, et leur écrit régulièrement.

Dernièrement, sa vieille mère lui répond affectueusement:

—"Mon cher enfant, écrit-elle, j'espère qu'au milieu de toutes tes prospérités, tu n'as pas oublié notre origine, et que tu es resté nègre."

Champoireau, après des revers de fortune, achète un revolver et se détermine à en finir avec la vie.

Une seule chose le tourmente: il voudrait savoir ce que l'on dira de ce suicide.

Après avoir bien réfléchi, il se décide à écrire à un de ses amis, et termine ainsi sa lettre:

"Tu me mettras de côté les journaux où l'on parlera de ma mort...."

Un jeune chauve vient de gémir chez le parfumeur.

—Votre pommade ne fait rien repousser du tout. Voyez ma tête.

Le marchand examine avec intérêt le cuir non chevelu de son client.

—Estimez-vous heureux, monsieur.

Sans ma pommade, vos cheveux repoussaient.... blancs.

Dans une réunion électorale, le président avait donné la parole à un orateur qui n'était autre que son père. Celui-ci était loin d'avoir des idées aussi avancées que son fils, qui trouva que le discours de son vénérable père traînait un peu en longueur,

—Je regrette de vous avoir donné la parole, dit le fils irrévérencieusement.

—Et moi, si j'ai un regret, repartit le père, c'est de vous avoir donné le jour....

Les mendiants.

Un pauvre diable, au teint blême, paraissant grelotter la fièvre, glisse dans l'oreille d'un monsieur ces mots si simples et si émouvants:

—J'ai faim!

Le monsieur lui met quelque monnaie dans la main et continue sa route. Une demi heure après il est accosté par le même mendiant, qui ne l'a pas reconnu.

—J'ai faim!

—Comment! Encore! Mais qu'avez-vous donc fait de l'argent que je vous ai donné tout à l'heure? Alors, le drôle sans se déconcerter:

Comme c'est malin! Je l'ai bu!

La meilleure de toutes les Poudres-Levain.—Dernier rapport du Gouv. des E. U.

Royal Baking Powder

ABSOLUMENT PUR.

FEUILLETON.

No 143 Commencé le 30 avril 1895.

MIRACLE D'AMOUR.

GRAND ROMAN

PAR PIERRE SALES.

QUATRIÈME PARTIE.

XV

LE BONHEUR DE BONENFANT.

(Suite.)

—Tant que nous n'étions que nous, oui, dans notre maisonnette de Garches, c'était tout simple: un ingénieur qui s'est fait par lui-même, une brave petite femme qui ne dédaignait pas de mettre la main à la pâte et ces deux amours d'enfants, ça pouvait considérer comme de la famille un gros bonhomme tel que moi. Loueur de voitures, c'est peut-être pas tout ce qu'il y a de plus aristo; mais on suppléait à la différence avec un peu plus de cœur....

La situation était toute changée par la réconciliation de Jacqueline avec sa famille.

Non seulement la distance était trop grande entre lui et les d'Auserais; mais entre lui et le marquis il existait une situation beaucoup trop délicate, beaucoup trop pénible pour qu'il osât jamais se replacer en face du beau-père de Jean Raucourt.

Sous son enveloppe un peu commune, Bonenfant avait des finesses de sentiment, des abnégations, des désirs d'effacement, d'oubli de soi-même si simples, si naturels qu'il ne songeait pas qu'il accomplit une action délicate, par exemple en décidant qu'il ne reverrait jamais M. d'Auserais.

Et ce n'était pas parce qu'il rougissait, lui, de son métier de loueur de voitures pas plus que de son ancien "turbin" de cocher de fiacre.

Non. Il songeait seulement:

—Ça lui rappellerait des souvenirs trop désagréables, ça le gênerait. Il est bien gentil avec mon Jean; faut pas que je lui cause du déplaisir.

Et pour Jacqueline, pour Jean, il arrangerait la chose ainsi:

—Laissez-moi dans mon coin. Je n'aime pas le grand monde, je m'y sentirais déplacé et j'y ennuierais les autres. Allez donc à Monzain tant que vous voudrez. Pourva que je vous voie quand vous serez à Garches, que j'embrasse mon Pouf et ma Chouchoute de temps en temps, je serai toujours l'homme le plus heureux de la terre....

Oh!.... heureux!.... Ce qu'il l'était depuis une semaine, depuis que Jean et Jacqueline lui avaient confié les enfants!

Heureux sans mélange! Car, par un phénomène extraordinaire, Pouf et Chouchoute étaient sages, presque obéissants depuis le départ de leurs parents.

Malgré leur incontestable empire sur Tonton, malgré la certitude qu'ils avaient qu'il ne résisterait à aucun de leurs caprices, ils voulaient bien ne pas avoir de caprices, ils voulaient bien admettre son autorité au-dessus de la leur.

Et Bonenfant, écartant l'appréhension de l'avenir, s'abandonnait voluptueusement, goulûment, à ce bonheur de les posséder pour lui seul.

Et il ne savait pas s'en passer, même pour quelques heures, lorsque sa présence était indispensable à Paris.

Ainsi, ce matin, il avait un rendez-vous important pour un achat de chevaux, et il lui eût été très facile de partir de bonne heure de Garches et d'être chez lui au moment où on lui présenterait les bêtes, puis de s'en retourner à Garches pour le déjeuner.

Mais comme il avait préféré faire de cela une partie fine!

On était venu à Paris dès la veille, on avait assisté au coucher du soleil de la terrasse du Sacré-Cœur.

Et puis, on avait organisé des lits pour Pouf, Chouchoute et la cuisinière dans la chambre de Tonton parfumée de tabac, tandis que lui-même empruntait la mansarde d'un de ses hommes.

Et cela s'était passé au milieu d'une folle de rires.

Et quelle joie, ce matin, que d'assister à l'attelage des voitures, au départ des cochers qui, tous, faisaient superbement claquer leur fouet en l'honneur des deux enfants!

Et maintenant, dans la plus jolie victoria de Tonton, attelée de son meilleur cheval, on s'en retournait à la campagne, par le beau chemin du Bois, Boulogne, Saint-Cloud et le parc de Montretout.

Oh